4e ANNÉE, N° 144. --- VENDREDI, 9 FÉVRIER 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A Marseille, chez Me veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ...... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4 "
Provinces et Étranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne........... 5 piastres du G.-S

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Février.

S. A. Abbas pacha, arrivé à Constantinople le 10 janvier, sur l'invitation expresse du Sultan, pour y recevoir l'investiture de ses nouvelles fonctions de gouverneur de l'Egypte, en remplacement d'Ibrahim pacha son oncle, trop prématurément enlevé aux espérances de ses administrés, a quitté cette capitale, dans la journée du 5 de ce mois, après avoir reçu son audience de congé du Sultan dans la salle du palais de Top-Capoû, où S. M. Impériale s'était rendue ce jour là en grand cortège, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prophète.

La présence d'Abbas pacha, dans la capitale de l'empire, doit être considérée à l'égal d'un grand événement, en ce sens, qu'elle a plus que jamais resserré les liens multiples qui unissent une de ses plus riches et de ses plus puissantes provinces à la métropole. L'accueil fait au jeune gouverneur de l'Egypte a témoigné des dispositions des ministres de la Porte en sa faveur, et de son côté, le petit-fils de Méhémet-Ali, appréciant tout ce qu'il y avait de franchise et de cordialité dans la conduite des conseillers du Sultan à son égard, aura sans doute su établir la différence qui existe entre les rapports actuels de son pays avec la métropole, et ceux d'une époque peu éloignée que le Divan et l'Egypte doivent oublier.

Quel que soit l'aspect sous lequel on envisage le règlement de 1840, on doit néanmoins convenir que sous le rapport du repos et de la sécurité intérieure de l'empire, il ne pouvait porter de plus heureux fruits. Il a atteint le but le plus essentiel, en rétablissant les rapports réguliers qui n'eussent dû jamais cesser d'exister entre l'Egypte et Constantinople; il a mis chacun et chaque chose à leur place; il a détruit un antagonisme qui superposait la force brutale au droit, le vassal au souverain; il a étouffé le foyer de l'incendie qui tôt ou tard aurait embrasé l'Orient.

Durant son séjour à Constantinople, Abbas pacha a été constamment l'objet des prévenances officieuses et officielles du gouvernement, d'une foule de notables et du corps diplomatique. Le Sultan a mis le comble à ses bontés pour S. A., en daignant lui conférer le titre de Grand-Vézir, distinction que n'avait pas obtenue Ibrahim pacha.

Aussi bien, jamais fonctionnaire ottoman ne trouva la Porte animée de meilleures dispositions en sa faveur, comme jamais elle n'inspira plus de dévouement et de reconnaissance.

L'élévation d'Abbas pacha a été vu avec plaisir par la population égyptienne, et si la mort de son prédécesseur a excité de justes regrets, espérons que la conduite du nouveau gouverneur sera de nature à lui attirer les sympathies universelles, en marchant dans la voie qui lui sera tracée par le pouvoir central de la Constantinople. Cette voie est celle de l'honneur et du patriotisme, et nous sommes certains que si les circonstances le demandaient, Abbas pacha sur un ordre de son souverain, s'empresserait de mettre à son service les forces qui lui sont confiées et qui pèseraient de tout leur poids dans un des plateaux de la balance.

Nous publions aujourd'hui en entier la lettre suivante dont nous n'avons fait qu'indiquer quelques uns des faits qu'elle contient, dans notre dernier numéro:

« Bucharest, le 14/26 janvier 1849.

» Nous venons d'acquérir la certitude que l'occupation du pays par l'armée russe ne cessera pas avec l'hiver, le général en chef ayant invité les autorités locales à prendre des mesures pour renouveler les contrats pour livraisons d'approvisionnemens pour un temps indéfini, à dater du 1er mars prochain.

» On dit que dix mille hommes sont entrés en Moldavie, venant du camp Léowa, et sont en route pour venir en Valachie, remplacer les troupes qui sont déjà en marche pour aller former un corps expéditionnaire sur la frontière de la Transylvanie, ainsi que vous le verrez plus bas; mais je ne puis vous dire si cette nouvelle a quelque fondement.

» Les nouvelles de la Transylvanie sont encore des plus alarmantes. Le 21 de ce mois dans la nuit, une estafette est arrivée au gouvernement avec la nouvelle que l'armée hongroise était en marche sur Hermanstadt et qu'elle avait déjà occupé Mediasch, à 4 heures de distance de cette capitale; on sait que le commandant général Baron de Puchner était trop faible pour leur resister, et qu'il avait déjà envoyé en Valachie les caisses publiques, les archives et le haras impérial composé de 60 étalons. Le même jour, le général Luders a reçu par un *Feldjaeger* (courrier impérial), arrivé de St-Pétersbourg, l'ordre de former un corps d'armée fort de 12 à 15 mille hommes sur la frontière de Transylvanie, sous le commandement supérieur du lieutenant-général Hasford, qui commande à Crayova, et qui est un des officiers-supérieurs les plus actifs et les plus expérimentés de l'armée russe. Ce corps devra marcher au secours des villes d'Hermanstadt et de Cronstadt, si elles sont menacées, et à la première demande du commandant-général autrichien. Les dispositions nécessaires ont été immédiatement exécutées, et de nombreux détachemens de troupes de toutes armes se sont mis, avec une nombreuse artillerie, en marche pour Kunéni et Rimnik.

» Un autre corps se rassemble à Ployeschti qui est plus à proximité de Cronstadt. Une quantité de troupes russes sont en mouvement dans la petite Valachie.

» Le 22, le général autrichien Schurter venant de Cronstadt avec 800 hommes d'infanterie, 130 de cavalerie et 5 canons, s'est présenté à l'extrême frontière et a demandé le passage sur le territoire de la Principauté pour se rendre par Kimpoloung à Rothenthurm. Il est probable que ce général sentant l'imposibilité de défendre Cronstadt avec si peu de forces, a le projet de se réunir à Hermanstadt au commandant-général. Le gouvernement s'est empressé d'ordonner que le passage lui fût immédiatement accordé et qu'on lui donnât toute l'assistance et les facilités nécessaires.

» Depuis, on a encore appris qu'il y a eu des engagemens entre les Hongrois et les impériaux aux environs d'Hermanstadt. D'après les versions qui circulent, 2,400 à 2,600 impériaux auraient été taillés en pièces et détruits avec perte de 6 canons dans un premier combat; ensuite les Hongrois auraient été mis en déroute par un corps franc de Valaques, laissant sur le terrain 17 cadavres et 5 canons, et se seraient dispersés, saisis d'une terreur panique; mais nous ne pourrons savoir rien de certain, sur ce qui s'est passé, que dans un ou deux jours. On dit aussi qu'Hermanstadt a été saccagé et brûlé. Ce qu'il y a de positif, c'est que Cronstadt a été pris par les Hongrois qui l'ont occupé avec quelques bataillons et les hussards; la garde nationale ayant mis bas les armes a été épargnée et renvoyée; elle se trouve aux frontières. Une foule de familles s'est réfugiée en Valachie. Il paraît que l'armée hongroise qu'on dit forte de 30 à 40 mille hommes, se concentre à Cronstadt qui n'est qu'à 2 heures de nos frontières; elle est commandée en chef par le général Polonais Behms, connu dans les derniers événemens de Vienne d'où il a réussi à s'échapper; on dit qu'elle compte dans ses rangs 7,000 grenadiers italiens qui fesaient partie de la garnison de Pesth et qui se sont rangés sous ses drapeaux, ainsi qu'un grand nombre de volontaires viennois et polonais; et que n'ayant pu pénétrer en Gallicie, elle se jette dans notre voisinage pour s'y retrancher dans les positions formidables que lui offrent les localités. Elle possède une nombreuse artillerie.

» Fuad éfendi a décidé aussi l'envoi de nouvelles troupes pour protéger les points des frontières qui pourraient être menacés. Aujourd'hui part un premier corps pour Kimpoloung composé d'un bataillon, un escadron et 2 canons sous le commandement supérieur d'Ismaïl pacha. Ces troupes seront suivies par d'autres; elles sont remplacées ici par deux bataillons d'infanterie qui sont en garnison à Calarach. On dit aussi que la garnison ottomane de Galatz passe à Ibraïla et que celle d'Ibraïla viendra ici. Omer pacha est arrivé ce matin de retour de sa tournée d'inspection; Kérim commandait ici en son absence. »

Dernièrement une nouvelle division des élèves du collége arménien de Scutari a été admise au cours de la langue française. A cette occasion un des professeurs, M. N. Zoraian, leur a prononcé un discours dans lequel, après avoir rappelé que le passage à cette étude est la récompense de travaux antérieurs et préalablement nécessaires sur leur propre langue nationale, il en démontre l'utilité et les avantages. Ses preuves nettes et bien enchaînées sont au nombre de quatre, à savoir : 1° Que la nation française, centre de science et de civilisation, peut fournir, par la lecture des ouvrages sans nombre publiés sur tous les ordres de connaissances, des moyens faciles et abondants de profiter de ses travaux ou de ses découvertes, sans être contraint d'aller les chercher chez elle; 2° Que la connaissance du Français ne met pas seulement en rapport avec la France, mais avec toutes les autres nations de l'univers, à raison de l'universalité progressive de ce lien commun des peuples et de la civilisation; 3° Que l'intelligence ou l'esprit n'y trouve pas seulement de l'agrément et des lumières, mais que l'utile s'y mêle à l'agréable, en ce que la nation arménienne, naturellement portée aux arts, à l'industrie et à la mécanique, peut puiser dans les ouvrages français tous les renseignemens fournis sur cette matière non seulement par la France, mais aussi par tous les autres peuples dont les travaux spéciaux et techniques ont été commentés et traduits; 4° Enfin la variété des élémens qui ont contribué à la formation du Français établissant entre cette langue et la plupart de celles de l'Europe de nombreuses et directes analogies, son étude peut devenir une préparation avantageuse pour les lire ou pour les parler.

Toutefois, les élèves sont prudemment avertis du double défaut qu'ils ont communément à éviter : c'est d'étudier le Français, ainsi que toute autre langue étrangère, non comme un but, mais plutôt comme un moyen; de ne point s'arrêter à la forme ni de se complaire exclusivement dans les jouissances littéraires, mais de se proposer avant tout l'utilité pratique que l'on peut en retirer. A ce sujet, d'autres bons conseils sont donnés à sa nation touchant la direction des études qui devraient servir aussi pour la plupart des enfans, à leur procurer plus tard un moyen de vivre honorablement. Avec les changemens d'une civilisation progressive, les arts et les métiers exercés anciennement ont dû et doivent subir des modifications. Ainsi l'Orient a cédé à l'empire de la mode européenne : les habits, les chaussures, les ameublemens ont pris de nouvelles formes: si les ouvriers occupés autrefois à leur confection, ne s'appliquent pas à acquérir l'art européen, s'ils s'obstinent à rester dans l'ornière des vieilles méthodes, qu'arrivera-t-il? C'est que tous les bénéfices de ce commerce resteront aux mains des Européens ou des ouvriers étrangers, et qu'un appauvrissement graduel finira par ruiner les ouvriers du pays.

Ces considérations sont justes et dénotent un patriotisme bien entendu : seulement nous rappellerons à l'auteur qui les développe dans une série d'articles publiés par le journal arménien l'*Haïasdan*, que l'appétit de s'enrichir est assez naturel et commun, qu'il est un stimulant facile à provoquer, mais que dans la réforme du système d'enseignement qu'il propose, il doit aussi s'attacher à réveiller et à fortifier le sens moral, principe de la vraie éducation, guide uniquement sûr dans la vie, et contre-poids nécessaire au mobile si puissant en nous de l'intérêt.

Souscription en faveur de S. S. Pie IX.

L'Occident prodigue à Pie IX, exilé, des preuves touchantes de son admiration et de ses sympathies; bientôt les autres parties les plus reculées du globe se seront associées à ce concert d'efforts pour soutenir et consoler la vertu méconnue et affligée. Seul resterait-il insensible ou indifférent à la cause et au sort du Souverain Pontife, l'Orient à qui il donnait naguère un témoignage éclatant d'intérêt par la députation envoyée à S. M. le Sultan? Nous savons qu'Il Lui a adressé aussi, en même temps qu'aux chefs des Etats chrétiens, la notification des événemens qui l'ont contraint de se réfugier à Gaëte.

Pie IX a tout quitté pour défendre et conserver son indépendance et ses droits: c'est donc aux amis de la liberté religieuse et de la justice à lui venir en assistance, et à l'aider à supporter sa disgrâce passagère.

Aussi l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France et d'autres contrées ont-elles ouvert dans ce but une souscription bientôt couverte d'une multitude de signatures. Partout le don, libre et proportionné aux ressources de chacun, rapproche le pauvre du riche et unit les convictions et les croyances qui, divisées sur la foi, s'accordent dans la compassion pour une auguste infortune.

Nous proposons donc aujourd'hui non seulement aux Catholiques, mais à toutes les âmes libérales et généreuses, de s'associer à la souscription organisée sous les auspices des noms les plus recommandables. Afin que chacun puisse prendre part à cette bonne œuvre, nous suivrons un exemple donné ailleurs, en divisant les souscripteurs en trois catégories:

1° Ceux qui s'engagent à donner, tant que S. S. Pie IX restera éloigné et dépossédé de ses Etats, un *para* par jour ou 30 paras par mois;

2° Ceux qui offriront une piastre par semaine;

3° Ceux enfin qui pourraient et voudraient une fois pour toutes apporter une offrande plus abondante de leur charité.

Les souscriptions déposées entre les mains des chefs religieux ou civils de chaque nation, seront envoyées ou remises directement ensuite au comptoir de M. David Glavany banquier, à Galata, qui les fera parvenir sûrement et promptement à leur destination.

Une liste publiée ensuite fera connaître et les souscripteurs et le montant des souscriptions.

Constantinople, 2 février 1849.

(Communiqué).

Les journaux de Vienne vont jusqu'au 23 janvier. Ils renferment le 16e et le 17e bulletins de l'armée de Hongrie. Les troupes Impériales continuent, sur les divers points qu'elles occupent, à purger le pays des bandes dispersées. La diète hongroise, réunie à Debruzin, convaincue de l'impossibilité de réaliser ses plans de résistance, avait pris la décision de dissoudre ce qui restait encore de l'armée hongroise.

Le comte Colloredo a été nommé envoyé d'Autriche à Londres.

La levée des recrues se poursuit activement dans toutes les parties de la monar-

---

FEUILLETON.

UNE SOEUR.

I.

Thérèse! ma sœur chérie, trompe-moi si tu penses que ma fin est proche: souris ou chante et ne me laisse pas comprendre que tu pleures au-dedans de toi. Je veux vivre, oh! je vivrai, n'est-il pas vrai? Et la jeune malade qui venait de prononcer ces tristes paroles, laissa tomber sa tête sur le sein de celle qu'elle avait nommée Thérèse. Elle se tint là cachée comme dans un asile où la mort n'oserait pas venir la prendre. Thérèse garda le silence comme si sa bouche, vierge de mensonge, hésitait entre la crainte de trahir la vérité et l'effroi d'avancer, en le disant, le terme d'une vie qui lui était si chère.

Au bout d'un instant, la jeune malade releva vivement la tête, et plongeant un profond regard dans le regard ému de sa sœur dont elle sembla vouloir surprendre la pensée : Tu ne me réponds pas, lui dit-elle; m'ont-ils donc condamnée? mais Dieu en sait plus qu'eux, et s'il veut que je vive, je vivrai.

— Oui, ma Blanche, reprit vivement la jeune fille, saisissant cette fois avec empressement l'idée consolante qui semblait germer au cœur de la pauvre malade: oui, Dieu est plus savant que les plus savants médecins. Il peut te guérir; prie-le donc de te rendre la santé, tout en te soumettant à ses décrets, s'il veut...

— Non, non, n'achève pas, il ne peut vouloir... Il sait bien que je n'ai pas quinze ans. M'aurait-il donné la vie pour me la reprendre à peine commencée? Non! non! Et puis ne sait-il pas que nous sommes deux pauvres orphelines, nécessaires l'une à l'autre? Dieu est trop bon pour t'enlever ta Blanche, ta petite sœur, à qui tu servais de mère, bien que tu ne l'aies précédée dans la vie que de deux ans seulement. Mais prie-le donc, toi, ma Thérèse; tu vaux mieux que moi, il t'exaucera. Dis-lui que je ne veux pas mourir.

— Ne parle pas ainsi, tu me navres. Prends courage!

— Prends courage! Ah! qu'il est aisé de parler ainsi, quand on est en possession de la vie et qu'on a devant soi une longue perspective de bonheur! Tu seras heureuse, toi, avec Charles. L'époux te tiendra lieu de la sœur; l'amour saura bien remplacer l'amitié. Mon Dieu! l'amour! je ne l'aurai pas connu!

Et la jeune fille, qui avait prononcé ces paroles avec une fiévreuse volubilité, se laissa retomber épuisée au fond du grand fauteuil où elle était assise.

— Du bonheur, sans toi, ma Blanche, reprit Thérèse en fondant en larmes. Il est fini, mon bonheur, tu l'emportes avec toi!

— C'est donc bien vrai que je vais mourir, reprit la jeune malade en se levant impétueusement; mais tu te trompes. On ne meurt pas à mon âge; vois ces beaux cheveux qui couronnent ma tête.

Et arrachant le tissu qui les enveloppait, Blanche secoua sa magnifique chevelure, qu'elle contempla avec orgueil: « Crois-tu que ce soit là une proie mûre pour la tombe? » ajouta-t-elle en découvrant des bras blancs et potelés que la maladie semblait, en effet, avoir respectés.

Thérèse, n'ignorant pas qu'une émotion vive pouvait déterminer l'accident redouté par les médecins, essaya d'apporter un peu de calme à cette âme que révoltait l'idée de quitter la vie dont elle n'avait connu que les joies innocentes. Mais plus elle tenait à sa jeune sœur le langage de la résignation, plus elle lui parlait du ciel, plus l'enfant se rattachait à la terre, comme à la patrie qu'elle ne voulait pas quitter. A ce moment, un rayon de soleil, pénétrant dans la chambre, vint entourer le visage de la malade et la força de fermer les yeux. Thérèse, voulant atténuer l'éclat de la lumière, se leva pour baisser le rideau:

— Laisse, laisse-moi voir le soleil, reprit la triste enfant, j'en jouissais autrefois sans me dire que je l'aimais, mais je me sens l'aimer aujourd'hui que j'ai peur d'avoir froid sous la terre... Il y a peu de jours encore, je croyais n'aimer que toi, Charles, ton fiancé, et Médor qu'il nous a donné; à cette heure, j'aime le soleil, la verdure, les oiseaux; j'aime tout ce qui vit.

— Sœur, bien-aimée, au nom du ciel, calme ta pauvre jeune imagination, garde le silence; tu sais combien ils te l'ont recommandé.

— Hélas! n'aurais-je donc pas le temps de me taire!... Ils ont raison cependant: mets la main sur mon cœur, il bat trop vite! Et moi qui prenais ce présage de mort pour une surabondance de vie! Eh quoi! les battements du cœur de l'homme sont donc comptés comme ses jours! et quand le compte est rempli, il faut partir.....

Blanche reprit l'attitude qu'elle venait de quitter. Sa tête se pencha sur l'épaule de sa sœur qu'elle enlaça de ses deux bras. Il eût été difficile de dire quelle était celle des deux sœurs que la mort menaçait de son plus prochain arrêt: car le visage de Thérèse pouvait disputer de pâleur et d'immobilité à la mort elle-même. En ce moment, un chien de haute stature vint se coucher aux pieds des deux sœurs, fixant sur elles ce long regard sympathique du chien, où se reflète si promptement la joie ou la tristesse de son maître. Blanche, passant sa main pâle sur la tête de Médor:

« Pauvre Médor, dit-elle, qui jouerait avec toi si je n'étais plus là? »

Un coup de sonnette s'étant fait entendre, Thérèse se dégagea doucement des bras de sa sœur et sortit de la chambre. Elle ne resta pas longtemps absente, et lorsqu'elle reparut, sa figure portait une expression de contrainte et d'embarras qui n'échappa point à cette seconde vue dont est doué le malade.

— Qui est venu? demanda vivement Blanche.

— Notre tuteur, l'abbé A..., reprit timidement la douce Thérèse; il demande à te voir.

— Qu'il n'entre pas! qu'il n'entre pas! s'écria la malade en se levant impétueusement et s'élançant à l'autre bout de la chambre; il vient me parler de la mort; il veut m'y préparer, sa présence seule me le présage. Je ne le verrai pas, non, je ne le verrai pas!

— Cher ange! toi si bonne, voudrais-tu lui causer ce chagrin?

Mais Blanche parcourait la chambre en répétant: — Je ne le verrai pas; il veut me parler du ciel, où je ne veux pas aller, et de Dieu, qui fait mourir les jeunes filles!

Thérèse poussa un cri d'horreur en entendant ces mots; elle s'élance vers sa sœur, qui tombe dans ses bras. Pauvre enfant! son âme avait fui de l'éternelle fuite.......

. . . .

Quelques jours après cette scène de douleur, Thérèse était assise à la place qu'elle avait eu coutume d'occuper près de sa sœur bien aimée, dont le fauteuil resté vide semblait l'attendre encore. Médor allait et venait autour d'elle, de l'air inquiet que donne une triste et inutile recherche. A côté de Thérèse était assis un prêtre d'aspect vénérable, dont le front attristé, le regard attendri témoignaient de son intérêt pour tout ce qui se passait autour de lui.

— Répétez, répétez ce que vous venez de me dire, mon père! (Telle était l'appellation dont se servait Thérèse pour désigner celui qui avait rempli envers elle un double sacerdoce en la guidant jusqu'alors dans le chemin de la vie et le sentier du ciel.) Faites moi entendre encore ces paroles de consolation!

Et la jeune fille se retourna suppliante vers le prêtre.

— Oui, mon enfant, je vous le répète: la douleur, comme la fièvre, a son délire, et vous pouvez espérer que Dieu n'a point imputé à crime irrémissible du moins, le blasphème et la malédiction qui ont terminé l'innocente et chaste vie de votre sœur.

— Ce blasphème qu'elle a laissé au monde pour dernière parole, cette malédiction qu'elle a proférée sur le seuil de l'éternité, retentissent sans cesse à mon cœur épouvanté. Et cependant, mon père, vous pensez qu'elle est en ce lieu d'expiation où la prière des vivants exerce ses droits?

— Je le pense.

— Et vous croyez que les sacrifices, les prières, les privations, l'immolation de moi-même, peuvent devancer pour elle l'heure du pardon et hâter celle de la délivrance?

— Je le crois, dit gravement le prêtre.

— Eh bien! mon père, pardonnez à la puérilité du premier sacrifice offert pour elle: toute chose a son prix par la pensée que le cœur y attache.

Et, disant ces mots, la jeune fille dénoua le ruban qui retenait ses long cheveux noirs, dont elle fut à l'instant enveloppée comme d'un voile de deuil. Puis, tombant à genoux devant le prêtre: — Coupez-les, mon père, ces cheveux; un autre qu'elle les aimait aussi, et c'était pour lui que je les parfumais chaque jour.

En voyant la candide fille dans cette attitude douloureuse, le bon prêtre fut pris d'émotion. Puis, connaissant le cœur de l'enfant, il craignit que ses paroles n'y eussent pénétré trop avant: — N'allez pas au-devant des sacrifices, Thérèse, lui dit-il; la vie en offre assez d'occasions sans qu'il soit nécessaire de lui en demander. Soumettez-vous sans murmurer aux chagrins que Dieu vous envoie, et sa justice se trouvera satisfaite.

— Mon père, désormais j'ai à souffrir pour deux!

Et Thérèse porta le ciseau dans sa chevelure, qui tomba sur la terre et y forma comme un épais tapis.

II.

Le joli couvent de C... s'élève en face d'immenses prairies, dont il n'est séparé que par de grands arbres qui bordent et ombragent la route. Au pied de ce gracieux monastère viennent expirer les bruits de la petite ville de T..., à l'extrémité de laquelle il est situé. Là, comme dans toutes les autres retraites de ce genre, la monotonie de la vie n'étant brisée par aucun rapport avec le monde, le plus léger incident devient un événement. Peu de jours après celui qui fut témoin des tristes circonstances dont nous avons fait le récit, les paisibles habitantes de la communauté eurent un sujet de préoccupation dont leurs esprits s'emparèrent avec avidité. Un chien de haute taille semblait s'être établi gardien de la maison: la grande porte s'entr'ouvrait-elle, on le voyait s'élancer et chercher à pénétrer dans l'intérieur du couvent, et, loin d'être découragé par le mauvais succès de son entreprise, il redoublait d'efforts à proportion des obstacles; puis, revenant se coucher à la porte, il poussait de lamentables aboiements. En vain avait-on voulu l'éloigner par tous les moyens de l'intimidation; il semblait céder un instant à la nécessité; mais bientôt il revenait prendre sa place, et l'on eût dit, en le voyant si humble et si maltraité, qu'il ne